


FRÉDÉRIC ROUVILLOIS

DICTIONNAIRE  
NOSTALGIQUE  
DE LA  
POLITESSE

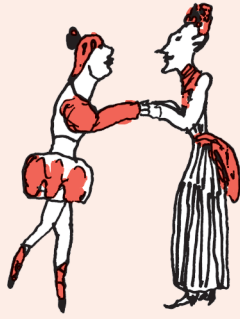
FLAMMARION

ILLUSTRÉ PAR  
EMMANUEL PIERRE



« La politesse  
embellit tout  
ce qu'elle touche. »

Furetière



## DU MÊME AUTEUR




*Histoire de la politesse  
de 1789 à nos jours,*  
Flammarion, 2006.

*Histoire du snobisme,*  
Flammarion, 2008.

*Le Collectionneur d'impostures,*  
Flammarion, 2010.

*Une histoire des best-sellers,*  
Flammarion, 2011.

DICTIONNAIRE  
NOSTALGIQUE  
DE LA  
POLITESSE



Crédits photographiques : p. 85 : Léonid Brejnev. © Régis Bossu/Sygma via Getty Images – p. 143 : Margaret Thatcher et Deng Xiao Ping. © Pierre-Antoine Donnet/AFP – p. 302 : Élisabeth II et Anne Hidalgo. © WPA Pool/Getty Images Europe/AFP – p. 309 : Henri Emmanuelli. © Assemblée nationale/AFP – p. 380 : Bernadette Chirac. © Sébastien Nogier/AFP.

Direction artistique : Nicolas Wiel. Conception graphique : Caroline Fortoul.  
Fabrication : Fanny Criton.

© Flammarion, 2016.

ISBN : 978-2-0813-9911-2

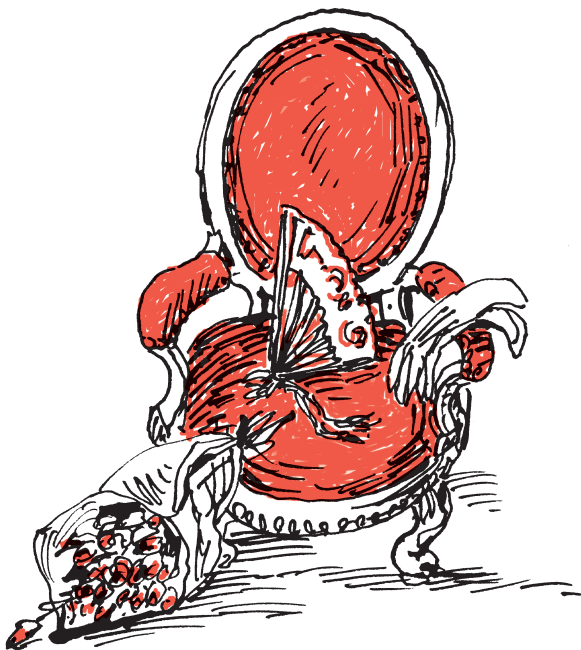
FRÉDÉRIC ROUVILLOIS

DICTIONNAIRE  
NOSTALGIQUE  
DE LA  
POLITESSE



ILLUSTRÉ PAR  
EMMANUEL PIERRE

*Pour Sophie, à chaque instant.*





*À mon goût, il est peu de moments aussi délicieux, aussi charmants que ceux qui suivent le baisemain que l'on vient de faire à une femme qui ne s'y attendait pas. Confrontée par surprise à ce petit miracle gratuit qui ne prétend que lui rendre hommage, elle rosira un peu, sourira beaucoup, parfois jusqu'aux oreilles, et se souviendra longtemps de cette modeste étincelle de déférence venue poétiser son quotidien. À l'inverse, je ne sais rien d'aussi affligeant que le regard de désarroi d'un vieux monsieur à qui personne n'offre sa place dans le métro — et qui hésite entre l'épuisement de la station debout et l'humiliation d'une demande qui sera peut-être refusée.*

*Petits bonheurs ou tragédies infimes, les uns et les autres incitent à réfléchir à ce qui constitue le fameux « vivre ensemble », ce « tissu social » si indispensable et si facile à déchirer. À réfléchir à ce que serait une société sans politesse ni respect. Et à songer du coup, avec un léger pincement au cœur, à l'époque, pas si lointaine, où la civilité paraissait la chose au monde la mieux partagée. Où elle faisait partie de la vie ordinaire, qu'elle contribuait à rendre plus fluide, moins rugueuse et, somme toute, plus vivable.*

*Peu importe que cette époque rêvée ait effectivement existé : le fait est que la politesse a toujours eu partie liée avec une certaine nostalgie. La chose n'est pas nouvelle : « Qui n'a pas connu l'Ancien Régime n'a pas goûté la douceur de vivre », affirmait à peu près Talleyrand, cependant que Mme de Genlis, publiant l'un des tout premiers dictionnaires du savoir-vivre, épingleait la lourdeur des usages nouveaux, comparée aux manières raffinées qui régnaient en France avant la Révolution, lorsqu'elle-même était jeune fille. Ensemble instable de règles de comportements en société, la politesse change en effet sans cesse et, à cet égard, chacun de nous peut constater à quel point les codes ont évolué depuis son enfance : ce qui fait de la politesse, entre autres, un instrument de mesure du temps qui passe, et d'une jeunesse qui s'enfuit... Un code, certes, mais tout empreint de tendresse et de mélancolie.*

*Mesure du temps perdu, baromètre des changements, la politesse l'est en particulier lorsque se produisent des ruptures majeures, comme celle que connurent Talleyrand ou Mme de Genlis avec la Révolution française. Ou comme celle qu'a subie la France dans les années 1960 et 1970, symbolisée par le « moment Mai 68 ». À force de vilipender une politesse jugée bourgeoise, inégalitaire, archaïque et ridicule, on a fini par croire qu'on pourrait s'en passer, ou la remplacer avantageusement par une « politesse du cœur », synonyme de sincérité et de décontraction. Malheureusement, ce tour de passe-passe, loin de susciter la floraison d'une fraternité fraîche et joyeuse, a rapidement brouillé les repères et tendu les rapports — jusqu'à ce qu'au bout d'un quart de siècle on se résigne à revenir au bon sens et que l'on comprenne que la politesse n'est pas un simple outil de reproduction*

*des élites, mais (aussi et d'abord) un moyen de rendre la vie plus douce, spécialement aux plus modestes. Considérée dans son épaisseur historique, la politesse peut donc susciter quelque nostalgie, mais en aucun cas le désespoir — dont la nostalgie est d'ailleurs l'antithèse, en ce qu'elle laisse entrevoir la possibilité d'un retour et qu'elle suppose même que rien n'est définitivement perdu.*

*Et c'est heureux, car la politesse ne répond pas seulement à un besoin social, elle peut être une source quotidienne de plaisir. Plaisir d'en respecter les codes, si bizarres, byzantins ou biscornus soient-ils, et parfois même d'en jouer ou de les s'exagérer : il est très amusant de faire ce que les autres ne font plus, de rappeler par ses comportements ce qui a été oublié et, par exemple — quoi qu'en pensent les experts autoproclamés —, de déployer, à la fin d'un mail, une longue formule de politesse en lieu et place du banal « cordialement » que le désir de gagner du temps pourra aller jusqu'à abréger en un laconique « cdt ». « Plaisir d'offrir, joie de recevoir », annonçaient les pochettes-surprises de notre enfance, rouges pour les filles, bleues pour les garçons : même chose pour la politesse. Les grincheux auront beau dire, il est agréable, réconfortant, et même assez beau, n'ayons pas peur des mots, de voir quelqu'un s'arrêter et attendre, à la sortie du métro, dans le but de tenir la porte à un inconnu. Se montrer civil avec une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne reverra plus en lui offrant du temps et de l'attention.*

*Voilà pourquoi, dans notre monde prosaïque et nombriliste, obsédé par l'utilité et par la vitesse, la politesse paraît plus que jamais nécessaire. Elle demeure, au moins, l'une de ces « petits vertus » qui permettent de tenir debout. Ce qui valait bien un dictionnaire, ce me semble ?*







## ABRÉVIATION

Au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la correspondance, qu'elle soit officielle ou privée, les abréviations sont jugées de très mauvais goût – de même que l'emploi des chiffres, sauf pour indiquer une date ou une somme d'argent. Par exemple, il est impoli d'écrire, en parlant d'un parent de celui à qui l'on s'adresse, « M. votre père » ou « Mme votre tante », et on ne conclura pas une lettre en lui serrant « 1 000 fois la main » – même si cela part d'une bonne intention. Au fond, tout ce qui traduit une volonté de moindre effort, de facilité, de raccourci, est alors assimilé, non sans raison, à un moindre respect : une telle attitude n'est permise qu'à l'égard des intimes. De nos jours, la chose demeure proscrite dans l'ordre protocolaire. Pour les officiers de marine, le *Guide des usages navals* le précise expressément : « aucune abréviation n'est admise dans le libellé (écrivez : Monsieur, Madame ou Mademoiselle Untel, jamais M., Mme ou Mlle Untel) ». Des marques de respect qui laissent songeur (et un brin nostalgique, il faut bien le reconnaître), à une époque, la nôtre, où les nouveaux modes de communication ont tout bonnement supprimé les mots en

question, y compris sous leur forme abrégée, et transformé le langage en une série d'abréviations phonétiques d'une laideur presque fabuleuse.

## ACCENT

D'ordinaire, on s'abstiendra strictement de toute remarque, froncement de sourcils, notation ironique, sourire en coin, imitation caricaturale, etc., que l'interlocuteur ait un accent provincial ou étranger, populaire ou aristocratique. La politesse consiste à respecter autrui dans sa singularité, et l'accent en fait partie : *on est comme on parle*, expliquait le professeur Higgins de *My Fair Lady*, qui se disait capable de connaître une personne en l'entendant prononcer une phrase – et de transformer la poissarde Eliza Doolittle en une véritable duchesse rien qu'en changeant son accent... D'autant que l'on a toujours l'accent de quelque part et qu'on risque fort, en se moquant de la prononciation d'un autre, de se ridiculiser soi-même. La seule exception, mais non négligeable, est le droit (imprescriptible) de se moquer des snobs qui, plus encore que Simon Pierre le Galiléen dans l'Évangile selon saint Matthieu, se reconnaissent à leur accent. À l'instar d'Odette dans la *Recherche du temps perdu*, les snobs du temps de Marcel Proust considéraient ainsi l'accent britannique comme un signe de distinction ultime, autorisant à regarder de haut ceux qui ne le possédaient pas. À d'autres époques, sous la Révolution par exemple, le snobisme s'ingénia à multiplier les circonflexes ou à supprimer des consonnes. Dans tous ces cas, l'accent relève de l'affectation et non de l'identité de la personne : rien n'oblige donc à le respecter. Bien au contraire.

Toutefois, la politesse n'étant jamais unilatérale, il peut être judicieux d'essayer de corriger son accent s'il est vraiment trop



prononcé ou trop bizarre, ne serait-ce, précise Jacques Gandouin dans son *Guide du protocole et des usages*, que « pour ne pas prêter à rire lorsqu'on prend la parole dans un milieu étranger à son pays d'origine » : le savoir-vivre, sur ce plan, consiste ainsi à éviter tout ce qui pourrait lui porter atteinte...

## ACCIDENT DE TABLE

Il peut arriver qu'un invité brise, par inadvertance ou par maladresse, un verre de cristal ou une assiette précieuse. En ce cas, il va de soi que les hôtes s'interdiront toute remarque désobligeante : ni le coupable ni les invités n'ont à savoir que le verre en question avait été donné par tante Marie-Louise, ou que l'assiette en Sèvres, qui était d'ailleurs un cadeau de mariage de la grand-mère, coûtait l'équivalent d'un mois de salaire. Si désolée soit-elle, la maîtresse de maison, rappelle à ce propos l'Américaine Emily Holt dans son *Encyclopaedia of Etiquette*, doit s'efforcer de sourire aimablement, de mettre le fautif à l'aise par quelques mots agréables, et de diriger au plus vite la conversation sur un sujet totalement différent. En somme, quels que soient ses sentiments intérieurs, elle doit s'arranger pour faire oublier



l'accident au plus vite. C'est pourquoi « des protestations d'indifférence prolongées », insistant trop longuement sur le peu de gravité de l'incident, sur le fait que ça peut arriver à tout le monde, ou que l'on possède d'autres verres, ou il n'y a pas eu mort d'homme, etc., etc., seraient au fond « de mauvais goût », en fixant sur l'incident l'attention générale. Quoi que l'on pense, il faut savoir rester *léger*.

## ADDITION

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce mot figure encore dans le dictionnaire d'argot de Lorédan Larchey : c'est dire s'il est peu recommandable. De fait, lors d'un dîner ou d'un déjeuner entre relations, c'est le seul moment où l'on en vient à parler d'argent, un sujet que par politesse on aura soigneusement évité jusque-là. Raison de plus pour demeurer aussi discret que possible et, surtout, pour éviter absolument les pinaillages, chipotages, contestations et récriminations pour des queues de cerises qui, à elles seules, suffiront à gâcher le souvenir du repas et, le cas échéant, à distendre les relations entre les intéressés – même lorsque ces derniers se seront quittés en riant jaune et en déclarant, la main sur le cœur mais sans en croire un mot, que les bons comptes font les bons amis.

## ADOLESCENT

Mai 68 consacre la naissance de deux êtres inédits, l'enfant-roi et le « jeune ». C'est ce que rapporte la volumineuse *Encyclopédie du savoir-vivre d'aujourd'hui* publiée en 1973 sous la direction d'Annie Morand : on y constate notamment qu'entre parents et enfants « il n'y a plus de code rigide [...]. Il n'est plus question d'exercer sur les enfants une autorité aussi “paternaliste” que naguère »,

ni d'imposer des décisions sans l'accord exprès des intéressés, ni d'en exiger, bien sûr, des comportements fondés sur l'idée d'une subordination naturelle, d'une inégalité ou d'une hiérarchie quelconques : « une nouvelle coexistence s'établit », marquée par la réduction des distances, et par la volonté d'accroître la franchise et la netteté des rapports.

Ce qui vaut pour les enfants vaut, plus encore, pour les adolescents. « Traitez-les en camarades, conseille Françoise le Folcalvez en 1984, pourvu que vous ne perdiez jamais le sens des proportions » – lesquelles restent, il est vrai, à la libre appréciation de chacun. Ce qui a changé, c'est que, désormais, l'adolescent n'est plus, comme naguère, un enfant qui a grandi ou un adulte à venir. Il se trouve doté d'un *statut*, social, culturel, économique et même politique : mutation dont les manuels de savoir-vivre vont prendre acte avec empressement. L'adolescent, répètent-ils alors, doit savoir adopter un style bien à lui, « ni guindé (ce n'est plus la mode), ni débraillé (ce n'est pas une mode). Un juste milieu paraît convenir, avec plus de laisser-aller et de décontraction ». Mais, même lorsque leur rejeton chéri abuse et qu'il porte des tenues extravagantes ou des coiffures peu orthodoxes, les parents doivent laisser faire : « Ne vous en formalisez pas, s'écrie ainsi la baronne de Rothschild, et n'en faites pas un sujet de discorde : L'essentiel, c'est qu'ils ne soient pas crasseux. » Une seule limite à cette tolérance parentale, précise tout de même la baronne : « s'ils arborent un costume impeccable ou un comportement militaire, reflet d'une tendance politique extrémiste », il faudra savoir être vigilant, se montrer intraitable, et entreprendre de corriger au plus vite cette politesse... politiquement incorrecte.

Pour ce qui est de l'adolescent « normal », du jeune « ordinaire », il utilise un langage particulier, avec pour seule obligation, soulignent les manuels de savoir-vivre contemporains, de le châtier (un petit peu) lorsqu'il s'adresse à des adultes. Il a ses rites, ses fêtes,

et notamment la fameuse surprise-partie, qui deviendra bientôt « surpatte », puis « surboum », puis « boum », puis « teuf », etc., rituel auquel il est vivement conseillé aux parents de ne pas assister. Plus question, du reste, de restreindre ou d'encadrer les sorties, bien qu'il reste permis aux parents, même parfaitement « in », de s'enquérir discrètement du lieu où entendent se rendre leurs chers bambins et de l'heure à laquelle ils comptent regagner le domicile familial.

Quoi qu'il en soit, on est effectivement bien loin de l'avant Mai 68 où, comme le rappelait nostalgiquement Maurice d'Amécourt dans son *Savoir-vivre aujourd'hui*, paru en 1982, « la vie mondaine des jeunes gens [...] s'organisait exclusivement, et de façon charmante bien que très conventionnelle, dans le sillage de leur famille, dans son milieu ».

## ADRESSE

Écrivant sur une enveloppe l'adresse du destinataire, l'usage voulait au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on répète le titre devant son nom : « Monsieur », ou « Madame », puis, à la ligne suivante, « Monsieur X » ou « Madame Y ». Cette règle, estime la baronne Staffé dans ses *Usages du monde*, manifestait « un excès de politesse » ; elle « équivalait au formulaire latin *Dominus, Dominus*, qui indiquait la supériorité d'un seigneur féodal sur de simples feudataires. C'était une façon d'humilité, comme celle qui fait encore écrire au bas d'une lettre : “votre très obéissant serviteur” ». Or, force est de constater que cette formule, décrite sous la Restauration comme un vieil usage en voie de disparition, et au début de la III<sup>e</sup> République, à en croire Louise d'Alq, comme propre à des personnes qui « ne sont certainement pas de la première jeunesse », perdurera tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et même au-delà, dans certains milieux soucieux de distinction. À la veille

de la Seconde Guerre mondiale, le duc de Lévis-Mirepoix et le comte Félix de Vogüé écrivent ainsi de cet usage qu'« il n'est pas *encore archaïque*, mais simplement très courtois, quand on veut témoigner des égards plus attentifs » à une personne donnée : manifestation supplémentaire (mais assez spectaculaire) de la relativité des usages, des modes et des certitudes dans l'ordre du savoir-vivre.

## ÂGE

On raconte que Robert Debré – père de la pédiatrie française, et grand-père de l'ex-président du Conseil constitutionnel – ne manquait jamais, lorsqu'il examinait un enfant, de le vouvoyer, entendant exprimer ainsi le respect dû à son jeune patient. Attitude admirable dans ce contexte, mais qui, en dehors d'un cabinet médical, traduirait, par son excès, une méconnaissance de l'esprit de la politesse à peu près aussi flagrante que de claquer le baiser à sa boulangère. Politesse, en effet, ne rime jamais avec uniformité : consistant à reconnaître chacun dans sa singularité, elle implique de ne pas se comporter de la même manière avec un enfant, un adulte ou un vieillard, chaque âge ayant droit à des égards particuliers et se trouvant soumis à des obligations spécifiques. Des égards qui croissent à mesure que l'on prend de l'âge, alors que les obligations s'amenuisent.

L'enfant-roi – qui vire souvent au despote, comme s'il connaissait le mot de Montesquieu selon lequel toute personne ayant du pouvoir est portée à en abuser –, l'enfant tyran, bavard, insolent et impérieux avec les adultes, a toujours existé. Et il fut longtemps considéré comme l'incarnation de l'impolitesse, notamment au début du XX<sup>e</sup> siècle, à une époque où les manuels de savoir-vivre, tel celui de la comtesse de Gencé, recommandaient aux parents d'être « sévères avec les enfants dès le berceau ». En ce temps-là, l'enfant n'avait aucun droit, mais d'innombrables devoirs à l'égard

de ses aînés : une proposition qui s'inversera un demi-siècle plus tard lorsque, autour de Mai 68, l'enfant-roi sera devenu la norme, servi avec diligence par des parents copains ou esclaves. Ce n'est que depuis quelques années que l'on semble revenir à une position médiane, qui réconcilie le savoir-vivre et le bon sens.

L'adulte, lui, se trouve dans une situation intermédiaire, ayant droit à la déférence des plus jeunes, mais devant manifester ce même respect aux plus âgés. Une règle qui se complique lorsque les acteurs du jeu social sont de sexe différent, puisqu'une jeune femme conserve les préséances inhérentes à son sexe avec des hommes plus vieux qu'elle – sauf lorsqu'il s'agit de vieillards, auquel cas c'est à elle qu'il appartiendra de s'incliner.

Est-ce à dire que le troisième âge, contrairement à l'enfance et à la maturité, n'a que des droits, sans être astreint à la moindre obligation ? C'est malheureusement ce que semblent penser certains vieillards acariâtres, victimes du syndrome de Tatie Danielle, toujours prêts à abuser de la situation et à pousser de hauts cris lorsqu'on ne cède pas sur-le-champ à leurs moindres caprices. Ce sont eux qui, dans les supermarchés, flanquent des coups de canne à la dérobée à ceux qui les précèdent dans la file, agressent les caissières ou entament avec elles d'interminables discussions à propos des névralgies de leur toutou, eux qui, dans les cocktails, se ruent en jouant des coudes vers le buffet, l'œil fixe et la mâchoire crispée, comme s'ils avaient à faire des provisions pour les semaines à venir. Eux qui, en somme, oublient que l'on est mal élevé dès lors que l'on ne se comporte pas avec la dignité supposée de son âge. Et que jouer à l'enfant-roi quand on a des cheveux blancs, c'est déjà retomber en enfance.

## ÂGE (AVOUEUR SON)

Selon le général de Gaulle, la réticence de certaines dames vieillissantes à avouer leur âge véritable ne serait qu'une « pudeur ridicule ». Lui-même, du reste, n'hésitait pas à rappeler ses soixante-dix ans pour expliquer que ce n'est pas à cet âge-là que l'on commence une carrière de dictateur. Toujours est-il que « chercher à découvrir l'âge qui se dissimule est indiscret et incorrect », comme le souligne Chambon dans son *Dictionnaire du savoir-vivre*. « Il est poli d'admettre que les gens n'ont, en réalité, que l'âge qu'ils paraissent avoir ou qu'ils accusent. » Voire de feindre de le croire, quand bien même la chose semblerait absolument incroyable.

## ALLEMAGNE

La politesse, en Allemagne, a subi les multiples contrecoups d'une histoire complexe – au point que les germanophobes de tout poil ont été jusqu'à contester son existence même, ou à déclarer qu'elle ne serait qu'une mise en forme de la grossièreté brutale des casernes prussiennes. « N'y a-t-il pas comme une contradiction entre ces deux termes, politesse et Allemagne ? », s'interroge ainsi la linguiste hambourgeoise Juliane House, avant de constater que beaucoup auraient tendance à répondre par l'affirmative, confirmant l'existence d'« un stéréotype largement répandu ». Et le fait est que certains points semblent amener de l'eau à ce moulin à préjugés.

Si l'on regarde en arrière, on peut songer par exemple à un ouvrage célèbre, et qui constitue sans doute le premier manuel de bonnes manières allemand, le *Grobianus* de Friedrich Dedekind, imprimé à Francfort en 1549 – quelques années seulement après la *Civilité puérile* d'Érasme. La comparaison entre ces deux ouvrages

se révèle en effet fort instructive : alors que l'opuscule d'Érasme, s'adressant à un enfant, se contente d'énumérer une série d'interdits, de recommandations et d'obligations, le *Grobianus*, sous-titré dans une récente traduction française « Petit cours de muflerie appliquée pour goujats débutants ou confirmés », se situe systématiquement dans l'*antiphrase* et le second degré – à l'instar d'un autre texte d'Érasme, encore plus célèbre que sa *Civilité*, *L'Éloge de la folie*. Plutôt que de répéter ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour être poli, Dedekind le prend à l'envers et enjoint à son antihéros de roter à foison, de vomir en abondance, de péter sans retenue, de laisser pousser ses ongles et s'écouler sa morve, d'uriner dans la rue au vu de tous (et de toutes), de nettoyer son couteau à sa semelle avant de s'en curer les dents lorsque des fragments de viande y sont restés coincés : bref, à sacrifier toute chose à son égoïsme et à son bon plaisir. En somme, note un commentateur contemporain, l'humaniste Dedekind rédige, en vers latins, « un roman d'anti-éducation » qui met en scène un « rustre doté d'une stature héroïque ». Énorme, et par là même exemplaire : le portrait-charge paraît suffisamment transparent pour que le lecteur, qui n'est pas l'enfant visé par Érasme mais un adulte averti, soit à même de comprendre qu'il lui faut prendre en toutes choses le contrepied de Grobianus, s'il ne veut pas sombrer dans le ridicule et l'ignominie.

Cependant, un lecteur de mauvaise foi pourrait en tirer argument contre l'Allemagne – en soulignant l'ambiguïté du projet, ou encore le fait que Grobianus, le goujat irrémédiable, ne serait jamais qu'une peinture sur le vif des Allemands eux-mêmes. En 1579, l'Espagnol Damaso de Frias, dans son *Diálogo de la Discreción*, fustige ainsi la rusticité des Flamands et des Allemands, imputée tout à la fois à la barbarie nordique et à l'influence du protestantisme... Un portrait des Allemands de cette époque et, pourquoi



pas, des suivantes ? En 1847, Karl Marx lui-même définira le « grobianisme » comme un comportement typiquement germanique : « Plat. Boursoufflé. Fanfaronnant [...]. Hystériquement sensible à la grossièreté des autres. Brandissant haut son épée en un monstrueux gaspillage d'énergie pour la laisser retomber dans le vide. Prêchant sans cesse la moralité et sans cesse l'offensant [...]. Incapable de faire rire de l'adversaire, risible quand il le morigène sur tous les tons [...]. Et flottant par-dessus le tout, la bonne conscience sincère du brave bourgeois content de lui-même, en guise d'ambiance. »

Le diagnostic peut sembler d'autant plus plausible qu'entre les deux, entre maître Grobianus et le petit-bourgeois allemand croqué par Karl Marx, s'intercale un fait politique majeur : la montée en puissance de la Prusse – et donc, de ses (mauvaises) manières, forgées à la cour du « Roi-sergent », Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, fameux dans toute l'Europe pour sa grossièreté revendiquée. De là, une tendance, typiquement germanique, à considérer la politesse avec une certaine méfiance : « *Im deutschen lügt man, wenn man höflich ist* », en allemand, on ment lorsque l'on est poli, répond ainsi un personnage du *Faust* de Goethe à Méphisto, le diable masqué, qui lui reproche sa grossièreté.

De ses racines militaires et prussiennes, la politesse allemande conserve d'abord, confirme la linguiste Juliane House, son caractère très direct : en Allemagne, on ne s'embarrasse pas de fioritures et de circonvolutions, on ignore à peu près le *small talk* anglais et on réprovoque les ambiguïtés de l'*understatement*. Comme jadis à l'armée, le discours se doit d'être concis. Exact et précis. Comparant la langue allemande à l'anglaise, Mme House note qu'au lieu de « *Would you like me to* » le Germanique emploiera la formule « *Kann ich ?* », « Puis-je ? ». Au téléphone, il se présentera sans « Allô, bonjour..., pardonnez-moi... etc. », donnant directement son nom de famille : « Müller ! » Il dira (en



*Je suis l'esprit qui toujours ment...*

allemand) : « Non ce n'est pas vrai », plutôt que « *You must forgive me but this is simply not true...* ». Alors que « les Allemands disent ce qu'ils pensent, nous dansons autour afin de ne blesser personne », explique à ce propos un Américain interrogé par Mme House. Liée à la tradition militaire, également, l'obligation de donner à chacun le titre, rappel du grade, auquel il a droit. Un titre qui, en Allemagne, constitue d'ailleurs juridiquement un élément du nom : c'est pourquoi, en omettant de donner à quelqu'un son titre complet de *Herr Doktor*, on se montrerait aussi impoli qu'en estropiant son patronyme.

Une autre singularité notable est la distinction très nette que la politesse germanique établit entre la sphère publique (celle où l'on portait jadis l'uniforme et les décorations) et la sphère privée (où l'on pouvait se montrer dans... un plus simple appareil). Autant la première demeure rigide et formaliste, autant l'autre peut sembler détendue, familière, voire sentimentale : c'est la fameuse « *Gemütlichkeit* » allemande.

Peut-on pour autant en déduire qu'il n'y aurait pas de politesse en Allemagne, ou que les Allemands seraient moins polis que les autres Européens ? La réponse, estime Mme House, est évidemment négative : le caractère très direct des Allemands « ne saurait être interprété comme une impolitesse. C'est uniquement un usage conventionnel, culturel et linguistique ». Ce qui, dans un autre contexte culturel, serait perçu comme grossier et brutal, sera considéré comme « parfaitement poli par un Allemand ordinaire ». Et c'est ainsi que le personnage de Goethe avait tort d'en déduire que ce qui est poli n'est pas allemand.

## AMOUREUX (POLITESSE DES)

Chaque profession, chaque groupe, chaque segment de la société possède, dans une certaine mesure, sa propre politesse. Il existe, plus ou moins distincte du savoir-vivre ordinaire, une politesse des Normands, des jeunes, des comédiens, des parlementaires, etc. Et aussi, en un sens, une *politesse des amoureux* – malgré le caractère infiniment variable, relatif et changeant de cet état, et le fait qu’il touche, de bas en haut et de haut en bas, la totalité des couches d’une société.

C’est ainsi que, malgré cette variété, certains mots conservent une charge considérable et, à partir d’un certain moment, paraissent même d’un usage quasiment obligatoire : tel est le cas, bien entendu, du traditionnel « je t’aime », lequel implique une réponse équivalente – « moi aussi » –, bien que certains linguistes aient pu contester la pertinence d’une telle réplique. Pourtant, celui qui ne répondrait pas de cette façon risquerait d’être perçu par l’autre comme manquant par là même au savoir-vivre amoureux. Et pourrait alors être soupçonné de ne plus vouloir jouer le jeu.

Autre mot-clé de ce langage : « tu me manques ». Selon la politesse amoureuse, le destinataire se doit, lui aussi, de répondre au plus vite un « toi aussi » bien senti, éventuellement agrémenté d’un possessif plus ou moins attendri (mon chéri, mon amour, etc.). Inutile de dire que « moi aussi » serait malvenu, et assimilable à un lapsus inquiétant.

Dans ce cas de figure, on constate que, y compris sur un plan intime, la politesse n’a rien à voir avec la sincérité – puisqu’à cet égard Roméo répondrait à Juliette la même chose qu’un mari volage pianotant distraitemment quelques syllabes convenues sur son iPhone avant de rejoindre la couche de sa partenaire d’un soir.

## ANGLAISE (FILER À L')

« Ne vous esquiviez pas à la suite d'un dîner sans saluer ou sans rien dire », selon un « usage *anglais* qu'on doit proscrire » : « c'est une grossièreté », déclare en 1880 l'auteur anonyme d'un manuel de savoir-vivre. Tout au plus pourra-t-on l'admettre pour les visites, et encore, seulement dans certaines conditions, comme le concède l'un de ses concurrents un quart de siècle plus tard : « lorsque les visiteurs sont très nombreux, il est permis *de partir à l'anglaise*, c'est-à-dire sans bruit et sans rien dire ».

## ANIMAL DOMESTIQUE

Aussi curieux que cela puisse paraître, l'animal domestique est souvent rapproché, en ce qui concerne les règles du savoir-vivre, de l'enfant – comme lui sous la surveillance d'adultes responsables de sa bonne (ou de sa mauvaise) éducation. C'est ainsi, note Paul Reboux dans les années 1930, que « les vieux traités prescrivent d'écartier du salon les chiens et les enfants » – avant de déclarer qu'à ses yeux c'est une erreur, puisque que les uns et les autres, les chiens et les enfants, offrent aux grandes personnes présentes une « occasion bien rare : une causerie mondaine qui ne soit pas fondée sur la médisance ». Si le bambin ou l'animal sont propres et bien élevés, on pourra féliciter sincèrement les responsables ravis ; s'ils ne le sont pas, la chose donnera lieu, une fois le maître ou les parents partis, à des débats infinis sur le bon vieux temps, le laxisme contemporain, le déclin de l'autorité et la mort de la politesse.

Outre ce cas de figure un brin cynique, le fait est que les animaux domestiques, tout comme les enfants, suscitent, au regard du savoir-vivre, au moins deux séries de questions : *où* (les emmener) ? Et *comment* (se comporter avec eux) ?



*L'éducation du chien reflète celle du maître...*

La première de ces questions n'est pas la moindre. Comme pour les enfants, elle dépend en particulier de la taille, et, le cas échéant, de l'espèce de l'animal considéré. Pour diverses raisons culturelles et pratiques, un reptile, un rongeur, un oiseau ou un singe auront toujours un peu mauvais genre, et feront qualifier leur maître, s'il s'avise de les amener chez autrui, de provocateur ou d'hurluberlu. Du type qu'on ne réinvite pas, sauf s'il s'agit d'une star de la chanson ou d'une altesse sérénissime. *A priori*, seul le chien accompagnera son maître dans un salon où celui-ci est invité (le chat ne se déplaçant pas volontiers hors de chez lui). Et encore faudra-t-il que ledit toutou soit d'un format raisonnable (on évitera le danois ou le saint-bernard), et suffisamment peigné, calme, avenant, bref, suffisamment policé, pour qu'on l'y admette avec faveur. Le maître, seul apte à en juger, sera aussi, en cas d'erreur d'appréciation, seul à subir le silence gêné ou les murmures réprobateurs. Il faut donc avoir l'âme aussi trempée et le pedigree aussi prestigieux que la princesse Mathilde, la propre nièce de Napoléon I<sup>er</sup>, pour laisser son carlin lâcher au beau milieu d'une assemblée choisie un pet particulièrement nauséabond – puis, se réjouir ostensiblement des mines contrites des personnes présentes.

Ce qui, du reste, débouche sur l'autre question, celle du comportement qu'il sied d'adopter avec ces petites bêtes. Reprenant le parallèle entre les animaux et les enfants, Maurice d'Amécourt, dans son *Savoir-vivre aujourd'hui*, résume parfaitement la règle : « Chérissez-les, mais évitez qu'ils n'empoisonnent la vie des autres. L'enfant-roi est une plaie, le chien-chien aussi. »

Une plaie, où que l'on se trouve. Car « rien n'est plus déplaisant pour le visiteur, commente Ghislain de Diesbach, qu'une maison où un vieux matou règne en tyran, qu'on n'ose déranger d'une bergère où il s'est enfoui, guettant l'intrus d'un œil mi-clos et prêt à lui sauter à la gorge [...]. Les animaux, qu'ils soient

domestiques ou non, doivent rester à leur place ». Et ne pas être en mesure *d'embêter* les humains, qui ont d'ailleurs le droit de ne pas les apprécier, et même de les craindre.

Conclusion, du même : « L'éducation du chien reflète celle du maître : un homme bien élevé n'aura qu'un chien bien élevé. » Et réciproquement : laisser son animal de compagnie importuner quelqu'un, c'est comme l'importuner soi-même...

## ANIMALITÉ

En 2011, la Régie autonome des transports parisiens, toujours en quête d'arguments pour lutter contre les incivilités, eut l'idée d'utiliser l'humour décalé en assimilant les malotrus à des animaux. Et c'est ainsi que les usagers du métro purent observer, sur des affiches grand format, un buffle en costume pénétrant tête baissée dans un wagon de métro bondé, un crapaud en sweat-shirt sautant par-dessus un portique, un lama nonchalant crachant son chewing-gum sur le quai, un paresseux étalé sur le strapontin à l'heure de pointe, narguant d'un demi-sourire endormi le couple de vieillards debout à ses côtés. Une poule capiteuse pérorait à pleine voix dans son portable, un phacochère jonchait les sièges de papiers gras, tandis qu'un âne bloquait les portes d'un train en partance sans songer à la gêne qu'il occasionnait. En utilisant l'image de l'animal pour « faire passer le message », les communicants de la RATP renouaient avec une très vieille tradition et touchaient du doigt ce qui constitue peut-être l'essence de la politesse. La volonté de distinguer l'homme de la bête obsède en effet les auteurs de traités de savoir-vivre depuis le Moyen Âge. Et on peut citer en ce sens le Milanais Bonvesin de la Riva, qui insiste déjà sur ce point dans ses *Cinquante Règles de la courtoisie à observer à table*, écrit vers 1270, alors que saint Louis est encore roi de France. À table, souligne la médiéviste Sylviane Lazard



dans son commentaire de Bonvensin, l'homme courtois doit « tout d'abord se distinguer au maximum de la bête, l'une des sanctions les plus graves étant d'être considéré *bruto* (« animal » en général, « porc » en particulier) ». « Ce même désir de ne pas céder à l'instinct, comme le ferait l'animal, interdit ainsi à *l'homo cortese* d'émettre certains bruits de bouche ou de gorge qui évoqueraient l'animal par excellence, le porc [...] ingurgitant bruyamment ses aliments. »

Deux siècles et demi plus tard, le grand humaniste Érasme ira jusqu'à faire de sa *Civilité puérile* un genre de bestiaire moral : un bestiaire à l'envers, cela va sans dire, où les animaux indiquent aux hommes ce qu'il faut surtout ne pas faire : les singer... C'est ainsi, indique Érasme, que le front doit rester « riant et uni, indice d'une bonne conscience et d'un esprit ouvert ; [...] mobile, il rappelle le hérisson ; menaçant, il fait songer au taureau ». Il ajoute qu'on ne doit pas relever ses cheveux en secouant la tête, car « c'est ressembler à un cheval qui secoue sa crinière ». L'enfant joliment habillé ne s'offre pas complaisamment aux regards de tous : « Ce serait vouloir ressembler au singe ou au paon. » Et celui qui est bien élevé s'abstient, en cas de rencontre inopinée, « d'agiter les bras, de gesticuler des doigts, de branler des pieds, de parler moins avec sa langue qu'avec tout son corps ; c'est ce que l'on dit des tourterelles, des hochequeues, et les pies aussi ont cette habitude ». Au cours du repas, enfin, l'enfant poli fera en sorte de boire modérément, « sans engloutir [...] avec le bruit que font les chevaux en s'abreuvant » et sans « se renverser le cou en arrière jusque dans le dos, à la manière des cigognes, pour ne pas laisser une goutte au fond du verre ». Il ne se servira pas dans le plat sitôt assis, car « c'est ressembler aux loups » ; et se gardera d'imiter ceux qui, « en mâchant, ouvrent tellement la bouche, qu'ils grognent comme des porcs ». Il saura que « lécher à coups de langue le sucre ou toute autre friandise



restée attachée à l'assiette ou au plat, c'est agir en chat, non en homme », et « s'il [lui] reste quelque chose entre les dents », il ne devra en aucun cas l'enlever « avec les ongles, comme font les chiens et les chats ».

Sans doute faut-il faire ici la part de la pédagogie : s'adressant à un enfant, le prince Henri de Bourgogne, Érasme use et abuse sciemment de la métaphore animale afin de captiver son lecteur et d'éclairer ses préceptes. Cependant, par-delà les ficelles didactiques, on ne saurait nier que l'objectif de cette éducation est toujours, comme le note Corinne Lucas, de « creuser l'écart entre l'homme et la bête ».

Car au fond, la politesse est le propre de l'homme ; le meilleur moyen de réfréner, de refouler cette animalité tapie en chacun et qui, dans certaines circonstances, ne demanderait qu'à ressurgir dans toute sa brutalité. L'animalité se traduit toujours par un

déchaînement d'égoïsme, un refus affiché de respecter autrui et, à terme, une rechute dans la violence primale : par-delà l'humour des publicitaires et la pédagogie de l'humaniste, elle constitue en somme l'antichambre de la barbarie.

## ANNEAU



Chez les Hébreux, affirme Aubert de la Chesnaye en 1767, « on portait l'anneau à la main droite. Chez les Romains, [...] chacun le portait à sa fantaisie, à quelle main ou à quel doigt qui lui plaisait ; [...]. Quand on y eut ajouté des pierres, on le porta à la main gauche. D'abord ce fut au quatrième doigt, ensuite au deuxième, c'est-à-dire à l'index, puis au petit doigt, et enfin à tous les doigts, excepté celui du milieu » – où, en revanche, Gaulois et anciens Bretons avaient l'habitude de le porter. Au XVI<sup>e</sup> siècle, « nos ancêtres portaient l'anneau à l'index, c'est-à-dire au deuxième doigt.

Aujourd'hui, on ne porte des anneaux ou des bagues qu'aux quatrième et cinquième doigts, mais plus ordinairement au quatrième ». Toutefois, la question n'est pas seulement celle du doigt, mais aussi de la personne qui le porte. En ce qui concerne les anneaux de mariage, Balzac assure, en 1840, que seuls les épiciers osent les arborer, ce qui fait bien rire leur clientèle. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, en revanche, les manuels de politesse, plus sourcilieux sur les convenances, déclarent d'une même voix que les époux se doivent de les porter tout aussi bien que leurs épouses ; que la veuve remariée en porte deux si elle a eu des enfants de son premier mariage, mais pas sinon, et qu'il en va de même de la femme divorcée si elle garde ses enfants. Au XXI<sup>e</sup> siècle, où la vie de famille a accédé à des niveaux de

complexité inédits, les experts en savoir-vivre ne se posent plus ce genre de questions – et ne suggèrent pas aux polydivorcés de porter autant d’anneaux qu’ils ont connu de mariages, comme dans cette chanson de Jeanne Moreau où la dame « avait des bagues à chaque doigt »...

## ANNIVERSAIRE

Dans certaines familles de la France bourgeoise du premier XX<sup>e</sup> siècle, l’anniversaire ne se fête pas, du moins chez les adultes. C’est ce que confirme l’amiral Philippe de Gaulle, le propre fils du Général, lorsqu’il rapporte que son père refusait tout net que l’on célèbre les anniversaires : « Dans la famille de mon père comme dans celle de ma mère, c’était la coutume. On souhaitait l’anniversaire des enfants jusqu’à leurs dix ans, et après, c’était fini. On allumait une bougie pour marquer la première dizaine, et on n’en parlait plus jamais de la vie entière. Il estimait que l’on n’avait pas à fêter quelqu’un parce qu’il venait d’ajouter une année à son existence. »

Et de fait, si l’on remonte dans le temps, on constate que l’anniversaire fut longtemps perçu, en France, comme une bizarrerie exotique. Au nombre des coutumes étranges qu’il a pu constater en Allemagne et dans les royaumes du Nord, François de Callières, un diplomate du temps de Louis XIV, note par exemple que l’on s’y fait des présents « le jour de la naissance de chaque personne ». Quant à Mme de Genlis, elle estime, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que ce n’est que « depuis la Révolution [que] nous tenons des étrangers de célébrer le jour de notre naissance, au lieu de célébrer la fête de notre patron ». Et un siècle plus tard, les manuels de savoir-vivre continuent d’affirmer que ce sont les protestants et les israélites qui fêtent la date de



naissance – alors que les catholiques fêteraient plutôt le jour du saint patron.

À cette différence près, « les coutumes sont les mêmes. La veille de ce jour, on fait une visite avec accompagnement de fleurs, de présents et de compliments. Les offrandes sont plus ou moins riches, mais les compliments sont sincères [...]». En cas d'éloignement,

il faut suppléer par une carte gracieuse, suivant le degré de parenté ou d'amitié ».

En revanche, le *gâteau d'anniversaire* semble totalement absent. En France, le seul qu'évoquent alors les manuels de politesse ou les livres de cuisine est le « gâteau des rois », notre galette, que l'on consomme autour de l'Épiphanie. À l'époque, le gâteau d'anniversaire ne se déguste que dans les pays protestants : en Allemagne, il était déjà d'un usage courant à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout comme le fait d'y planter un nombre de bougies correspondant à l'âge de la personne que l'on fête. Au XIX<sup>e</sup>, il se popularise dans les pays anglo-saxons ; c'est ainsi qu'en 1902 on célèbre l'anniversaire de la reine d'Angleterre en lui servant un gigantesque « gâteau de fête ». Sa Majesté n'y touchera pas : elle le fera envoyer à l'une de ses protégées, l'actrice londonienne Miss Terry, avec pour mission de le partager entre les enfants de la troupe de son théâtre – ainsi que le signale avec émerveillement le *Journal des pâtisseries biscuitiers*. En France, il faudra attendre la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour voir adopter cet usage : il semble que l'on se soit bien rattrapé depuis.

## ANTIPOLITESSE

Considérée comme l'ensemble plus ou moins cohérent des règles de bienséance et des sanctions qui les accompagnent, la politesse a pour but d'assurer un certain nombre de fonctions sociales précises : intégration (dans le groupe où elle est en vigueur), distinction (par rapport aux autres groupes ou à ceux qui n'appartiennent pas au groupe), hiérarchisation (des individus au sein du groupe), régulation (des comportements dans le groupe, afin de prévenir ou de résoudre les conflits). Or, ces fonctions, qui justifient et conditionnent l'existence des règles de savoir-vivre, peuvent faire *en tant que telles* l'objet d'une contestation. Par exemple, la *hiérarchisation* qu'impliquent nécessairement de telles règles (puisqu'elles supposent la reconnaissance de différences, de préséances, de gradations) pourra se voir récusée au nom de l'égalité, de l'idéal démocratique ou de la fraternité entre les hommes. De même, l'idée d'une *distinction* – entre individus ou entre groupes – pourrait être combattue au nom d'une vision unanimiste, consensuelle ou totalitaire, de la société. Ce type d'attitude ne relève en rien de la banale « impolitesse », qui consiste à transgresser, sciemment ou non, telle ou telle règle particulière. Il est constitutif de ce que l'on peut appeler l'« antipolitesse » – dans la mesure où il s'attaque aux fondements mêmes de la politesse en vigueur, parfois qualifiée de « fausse politesse », quitte d'ailleurs à les remplacer par d'autres dans le but d'établir une politesse nouvelle, ou « véritable », par opposition à l'ancienne qui ne l'était pas.

Sous une forme ou sous une autre, cette « antipolitesse » a toujours existé. Sous l'Ancien Régime, on en rencontre ainsi une forme caractérisée, qui reproche aux règles de bienséance non leurs présupposés inégalitaires, mais leur caractère hypocrite. Une antipolitesse morale, en somme, souvent nourrie à un christianisme



« Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur. »

rigoriste, dont on trouve une illustration fameuse dans le personnage d'Alceste, le misanthrope de Molière. Dès la première scène de la pièce, Philinte, le galant homme, se fait violemment rabrouer par Alceste, qu'une gravure de l'époque représente calé dans son fauteuil, l'air furieux et détournant ostensiblement le regard :

Je vous vois accabler un homme de caresses, [...]  
Et quand je vous demande après, quel est cet homme,  
À peine pouvez-vous dire comme il se nomme,  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,  
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme,  
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme ;  
Et, si, par un malheur, j'en avais fait autant,  
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

Pour lui, le simple fait de prodiguer des amabilités à un quasi-inconnu, et de se plier ainsi aux préceptes du savoir-vivre, relève ni plus ni moins de l'infamie.

Posture caricaturale ? Certes : mais pour que Molière ait pris la peine de tourner ce discours en ridicule, il faut bien qu'il ait eu des partisans – lesquels pouvaient se réclamer tant de l'austérité calviniste ou du jansénisme en plein essor, que d'une interprétation rigide des enseignements de l'Église catholique. Telle est d'ailleurs la thématique centrale des *Réflexions chrétiennes* (1684) du jésuite Claude La Colombière qui, au nom de la religion, s'attaque violemment au monde, aux mondanités, et même à ce qu'il appelle le « respect humain ». « Le monde, écrit-il, n'est qu'une dissimulation continuelle [...], une comédie perpétuelle. On prend un masque en y entrant. » D'où la conclusion, plutôt amère : « Notre siècle, qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus, je ne sais s'il y eut jamais de temps où l'on eût



plus de sujets de se retrancher entièrement de la vie civile. [...] Si vous suivez les maximes de Jésus-Christ, vous condamnez les manières du monde, vous foulez aux pieds ses idoles.»

Mais ces formes, morales ou religieuses, de l'antipolitesse, n'ont eu, dans la France de Louis le Grand puis des Lumières, qu'une portée marginale. Il en va tout autrement de la forme violemment égalitaire qui va se manifester sous la Révolution française puis, plus tard, dans la plupart des systèmes totalitaires. Par définition, les totalitarismes, qui prétendent encadrer jusqu'aux moindres détails de l'existence individuelle, ne sauraient négliger les codes de politesse, qui organisent et structurent de façon coutumière les rapports sociaux. Ils le font en substituant aux formes anciennes, jugées perverses ou corrompues, des formes adaptées aux nouveaux idéaux. C'est ce que l'on retrouvera au cours du XX<sup>e</sup> siècle dans l'ensemble de ces systèmes, au point que l'on pourrait voir dans l'antipolitesse l'un des critères plausibles du totalitarisme. Un signe irrécusable du basculement dans la barbarie...

## APPELLATION INTIME

« En public, les époux s'appellent par leur prénom et doivent proscrire les appellations intimes », précise le *Guide des usages navals* édité en 1984 par la Marine nationale. En particulier, rappelait Aline Raymond au début du XX<sup>e</sup> siècle, « jamais, sous aucun prétexte et dans aucune occasion, les époux ne doivent s'interpeller par leur nom de famille » – genre « Paturot », « Maman Verdurin » ou « Monsieur Homais ». « Rien, ajoute-t-elle, n'indique davantage une ignorance complète des éléments du savoir-vivre [...]. Cela est du dernier commun en même temps que fort ridicule. » De fait, si le ridicule ne tue plus, il est toujours susceptible de blesser assez gravement. Dans un autre contexte,



*« Minet, veux-tu un chocolat ? »*

Droite, 169  
École, 173  
Enchanté!, 177  
Esquimau, 178  
États-Unis, 182  
Éternuement, 189  
Étiquettes, 191  
Euphémisme, 192  
Europe, 192  
Exactitude, 193  
Façons (faire des), 199  
Familiarité, 199  
Famille, 201  
Femme (ma), 206  
Fête patronymique, 207  
Feu, 207  
Formules de politesse, 209  
Fourchette, 210  
France, 211  
Franchise, 214  
Fraternité, 215  
Fumoir, 218  
Galanterie, 223  
Galette des rois, 224  
Gants blancs, 224  
Gendarme, 225  
Gestes, 228  
Golf, 229  
Grande-Bretagne, 233  
Grande guerre, 237  
Grands-parents, 239  
Gratuité, 239  
Handicap, 240  
Haut du pavé, 240  
Homosexualité, 241  
Humour, 242  
Hygiène, 243  
Indiscrétion, 249  
Internet, 250  
Italie, 253  
Japon, 257  
Jersey, 266  
Kidnapping, 268  
Lavement, 271  
*Lei*, 271  
Lumières, 274  
Lunettes, 274  
Madame, Monsieur, 276  
Mademoiselle, 278  
Maintien, 279  
Maréchaux de France, 280  
Merde!, 281  
Messe, 282  
Messes basses, 282  
Mesure, 283  
Mince, 283  
Modestie, 284  
Molle (poignée de main), 284  
Montrer du doigt, 285  
Morale, 287  
Mouchoir, 288  
*Moutza*, 290  
Naturisme, 293  
Négatif, 294  
Nivellement, 294  
Non!, 295  
Nuque, 296  
Obsolescence, 296  
Ongles, 297  
Oubli, 298  
Parapluie, 303  
Pardon, 304  
Parents, 305  
Parfum, 307  
Parlement, 307  
Pays-Bas, 310  
Paysans, 312  
Photographie, 314  
Plage, 316  
Polir, 319  
Porter, 319  
Postillons, 320  
P.p.c., 321  
Prénom, 323  
Prénom (choix du), 325  
Priorité, 325  
Pronom possessif, 326  
Provence, 327  
Pruderie, 328  
Q, 333  
Quart d'heure de courtoisie, 333,  
Qu'en-dira-t-on?, 334  
Quenelle, 335

Rallye, 336  
Régime, 338  
Religion; 340  
Remerciement, 340  
Républicaines (manières), 341  
Respect, 342  
Retardataire, 343  
Révérence, 343  
Rhume, 345  
Rince-bouche, 345  
Rince-doigts, 347  
Rire, 347  
Rome (à), 352  
Roter, 353  
Rupture, 355  
Russie, 355  
S'il vous plaît, 361  
Salade (couteau à), 362  
Salut, 363  
Sauces, 367  
Sauterelles, 368  
Scandinavie, 369  
Scène de ménage, 371  
Serviette, 371  
Silence aux toilettes, 373  
Soufflet, 374  
Subjonctif (imparfait du), 375  
Supermarché, 375  
Superstitions, 377  
Surnom, 379  
Survêtement, 380  
Table (placement à), 383  
Tact, 386  
Tatouage, 388  
Température, 389  
Tête couverte, 389  
Thé, 390  
Titre, 392  
Twitter, 392  
Uniforme, 393  
Urbanité, 394  
V, 396  
Vantardise, 396  
Veau (tête de), 398  
Vieillesse, 398  
Vin (servir le), 403  
Visites, 404  
Vœux, 406  
Vouvoiement familial, 411  
Whisky, 417  
Xénophobie, 417  
Yes!, 417  
Zazou, 419  
Zut!, 419

N° d'édition : L.01EHBN000774.N001

Dépôt légal : novembre 2016